

BLAGNAC

QUESTIONS D'HISTOIRE

Revue d'Histoire Locale - Semestriel n°3

*Edité par l'Association pour l'Etude et la Présentation de l'Histoire de la Résistance et de Blagnac
Siège Social - 7, rue Bacquié Fonade - 31700 BLAGNAC*

NAITRE A BLAGNAC aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles : le nouveau-né et son espérance de vie

Naître, n'est pas forcément vivre. Et comme l'a si justement fait remarquer l'historien P. Goubert en 1960 : "Ce n'est pas tout d'avoir des enfants, il faut savoir les garder. C'est tout le problème démographique de l'Ancien Régime".

Les registres paroissiaux de Blagnac ne démentent pas cette dure réalité des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles : la mortalité infantile très importante et surtout celle des nourrissons.

Ces registres débutent en 1621, mais sont très peu lisibles jusqu'en 1646 et ne font pas mention de l'âge jusqu'en 1650. De plus, les baptêmes et les mariages de 1782 à 1792 manquent. Aussi, pour que les résultats restent le plus près possible du réel, nous rendrons compte de la mortalité infantile de 1650 à 1780.

Le comptage n'est pas toujours très sûr car tous les démographes sont d'accord pour reconnaître que les prêtres ont quelquefois omis de noter certains décès et en particulier celui des jeunes enfants.

Nous ne pensons pas que les curés de Blagnac fassent exception et de plus des lacunes sont importantes surtout durant la décennie 1740-1749.

Mais ces registres constituent tout de même une richesse réelle et malgré les erreurs dues au sous-enregistrement ou aux manques ils nous apportent des informations très précieuses.

LA SEPULTURE DES PETITS INNOCENTS

Dominique Delort curé recteur de Blagnac écrit le 20 octobre 1668 : "Jean Rouy fils de Salomon âgé d'un quart d'heure a été enseveli proche la fontaine baptismale lequel endroit j'ay choisi pour enterrer les petits enfants qui mourront avant l'âge de discrétion conformément à l'intention de l'Eglise et du consentement toutefois de leurs parents".

Le 3 janvier 1673 il qualifie cet endroit de sépulture des petits Innocents : "Jeanne Fabien, fille à Jean et Jeanne Miegerville, âgée de 5 jours a été ensevelie à la sépulture des petits Innocents dans l'église de Blagnac".

Le fait de choisir la proximité des fonds baptismaux est très compréhensible puisque le baptême est considéré comme une deuxième naissance

et de nombreux bébés ou jeunes enfants ont dû avoir le triste privilège d'être enterrés à cet endroit.

La pratique d'ensevelir les morts dans l'église est courante. Le cimetière existe. Mais il semble que le défunt participera mieux aux prières récitées par les vivants, qu'il sera mieux protégé par le saint près duquel il a choisi d'être inhumé. Bien sûr de temps en temps, il faut sortir les ossements pour faire de la place. Mais à partir du début du XVIII^{ème} siècle on commence à comprendre et à dénoncer les graves inconvénients sur le plan sanitaire de l'entassement des corps dans l'église.

La pratique est interdite en 1776 par une ordonnance royale qui stipule dans son article premier que "nulle personne, ecclésiastique ou laïque, de quelque qualité, état et dignité qu'elle puisse être, à l'exception des archevêques, évêques, curés, patrons des églises et hauts justiciers et fondateurs de chapelles, ne pourra être enterré dans les églises, même dans les chapelles publiques ou particulières."

LA MORTALITE INFANTILE SELON LES AGES

Pour mieux comprendre les tableaux et les courbes que nous avons réalisés d'après les registres paroissiaux de Blagnac, il faut préciser que la population de cette communauté tourne autour de 900 à 1 000 habitants entre 1650 et 1779. En 1737 le compte-rendu de la visite pastorale de l'archevêque de Toulouse l'évalue à 936 et le recensement officiel du 20 janvier 1789 compte 1 197 habitants.

Lorsqu'ils étudient la mortalité infantile, les démographes distinguent généralement la mortalité endogène résultant de l'hérédité et des conditions de la grossesse et de l'accouchement, de la mortalité exogène dépendant davantage de l'environnement, du milieu socio-économique.

D'après nos sources, il est difficile de connaître l'importance de l'une et de l'autre et leurs limites restent assez floues.

Les plus touchés par la mort sont les enfants de 0 à 1 an et surtout les nourrissons de moins d'un mois.

Les garçons semblent moins résistants que les filles mais naissent en plus grand nombre, ce qui établit un certain équilibre naturel.

La mortalité périnatale doit être différenciée de la mortalité infantile proprement dite. Mais les premiers jours constituent la période la plus critique de la première année. C'est une évidence de dire que "le danger de mort pour l'enfant est inversement proportionnel à son âge" mais il n'est pas inutile de le rappeler surtout pour cette époque où les décès de très jeunes nourrissons sont si considérables.

Sur les 130 années étudiées, nous arrivons à plus de 12% de mortalité durant ce difficile premier mois.

Lorsque des jumeaux naissent, ils sont le plus souvent ondoyés à la maison et meurent "à l'instant" (les morts-nés n'existent pas, il faut un souffle de vie pour donner le baptême) ou dans les jours qui suivent. La proportion des décès passe alors à près de 83%.

[Pour l'un d'entre eux : Gailhard Diusayde décédé le 22 décembre 1741 le prêtre a écrit "âgé de 100 ans". Nous avons évidemment vérifié : il était né le 6 février 1658 (sa soeur jumelle Jeanne n'a vécu que 8 jours). Ce qui fait tout de même presque 84 ans. Lorsque la personne est très âgée, le prêtre et même ses proches n'arrivent plus à compter convenablement les années.]

Les naissances de jumeaux sont fréquentes : 2 par an. Par contre nous n'avons trouvé que deux fois des triplés : "Ananias, Azarias et Mizaël d'Aziron" tous trois fils jumeaux à François et Guillaume Laville nés le 23 mars 1682 entre 5 et 6 heures du matin, baptisés à la même heure, décédés et ensevelis le lendemain (le mot "triplés" n'est pas employé), et "le 23 septembre 1763 sont nés et ondoyés à la maison trois enfants dont deux mâles et une fille de Thomas Delmas et Antoinette Grimaut...". Ces trois enfants ont été eux aussi ensevelis le lendemain.

Lorsque les enfants sont ondoyés, c'est qu'ils sont en danger de mort. Ils décèdent aussitôt, quelquefois même "dans le passage". Nous n'en avons trouvé que deux qui ont vécu quelques jours : "Antoine Marceilhac fils à Jean et à Françoise Cantaire né le 9 mars 1701 et décédé le 22 du même mois" et "Achille, Joseph Rouquié fils à Pierre et à Marie Buguet né le 11 septembre 1711 et décédé 17 jours après".

Sur une moyenne de 42 baptêmes par an 10 enfants n'arrivent pas à la fin de leur première année et la moitié est déjà décédée durant le premier mois.

Une autre période critique pour l'enfant est celle du sevrage. Elle concerne les 18 mois au moins à 3 ans au plus. De moindre importance que la

précédente, elle est loin d'être négligeable puisqu'elle dépasse les 16% des décès.

Au bout de dix ans la mort a fauché bon nombre de petites vies. Les enfants qui restent ont passé le cap le plus difficile et peuvent raisonnablement espérer vivre jusqu'à 40 ans selon J. Dupâquier, qui pense que "sous l'Ancien Régime, on mourait très jeune ou on mourait vieux".

Après des calculs longs car effectués sans aide, nous avons conclu que la moitié des enfants blagnacais atteint l'âge de 10 ans et un peu moins de la moitié arrive à 20 ans. Cela doit correspondre à la réalité de cette époque puisque J. Dupâquier indique encore que "sur 1 000 nouveaux-nés 505 avaient disparu avant leur 10ème anniversaire".

Nous sommes admiratifs devant les survivants qui surmontent des conditions de vie plutôt dures et témoignent d'une "formidable puissance de vie".

LES CAUSES DE LA MORTALITE

Les causes de la mortalité périnatale sont spécifiques et individuelles mais les catastrophes générales comme les épidémies, les crises de subsistances... même si elles affectent plus les adultes ont forcément des retombées sur les nourrissons.

Par exemple les femmes au bassin rétréci ont souffert de malnutrition durant leur enfance. Les sages-femmes et les chirurgiens redoutent les accouchements de femmes de petite taille car le plus souvent l'enfant meurt étouffé.

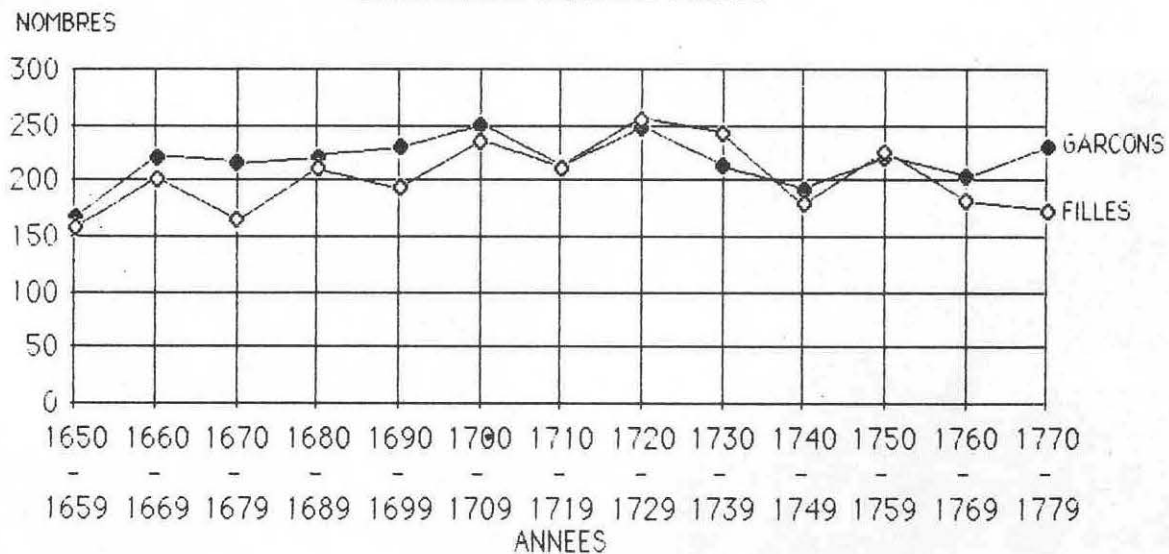
Le risque respiratoire est l'un des dangers les plus grands et les plus fréquents en raison de la longueur des accouchements et du temps mis à s'occuper de l'enfant qui vient de naître.

Les nourrissons prématurés ou chétifs et donc d'une extrême fragilité sont nombreux à cause des conditions difficiles de la grossesse et de la naissance : manque d'hygiène et de surveillance de la femme enceinte, travail souvent épuisant de celle-ci, surtout à la campagne.

De plus, ils sont soignés comme des adultes et suralimentés. La suralimentation provoque fréquemment des jaunisses tardives et mortelles.

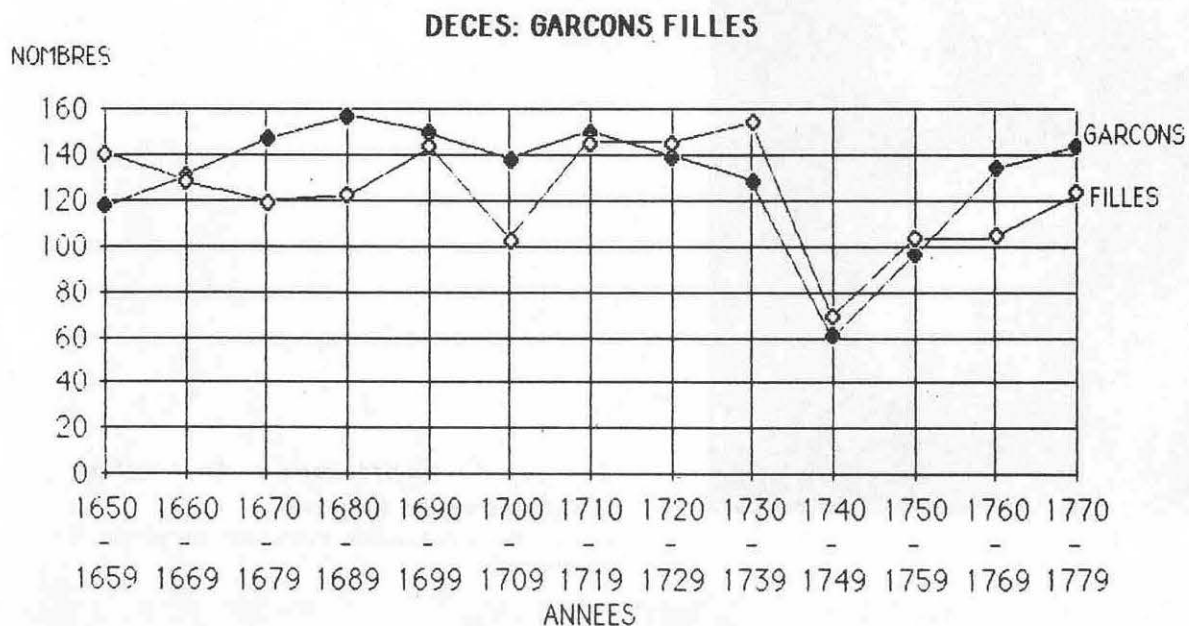
L'ictère simple, au moment de la naissance, reste banal et le bébé guérit dans les deux à trois jours.

NAISSANCES GARCONS FILLES



ANNEES	GARCONS	FILLES
1650-1659	167	158
1660-1669	222	203
1670-1679	216	165
1680-1689	222	211
1690-1699	230	194
1700-1709	251	237
1710-1719	214	212
1720-1729	249	256
1730-1739	213	243
1740-1749	193	179
1750-1759	222	227
1760-1769	204	182
1770-1779	231	174

Les garçons naissent en plus grand nombre que les filles, mais décèdent de même...



ANNEES	GARCONS	FILLES
1650-1659	118	141
1660-1669	132	129
1670-1679	148	120
1680-1689	158	123
1690-1699	150	144
1700-1709	139	103
1710-1719	151	146
1720-1729	140	146
1730-1739	129	155
1740-1749	61	70
1750-1759	97	104
1760-1769	135	105
1770-1779	145	124



***Les fonds baptismaux de l'église
Saint-Pierre de Blagnac.***

(Photo prise avec l'aimable autorisation des prêtres de
cette paroisse).

L'ictère le plus grave est la conséquence d'une incompatibilité foeto-maternelle. Mais les médecins de l'époque ignorent ce phénomène puisqu'ils n'ont aucun moyen d'analyse des éléments du sang.

La variole, maladie très contagieuse, touche surtout les 1 à 4 ans : 28%, sans épargner toutefois les enfants durant leur première année : 25%. Elle est moins redoutée pour les nourrissons que la rougeole, la scarlatine ou les fièvres militaires comme "la suette" par exemple.. Celle-ci a fait son apparition en France vers 1712. Le malade a une température élevée et transpire beaucoup. D'après J. Freche cette maladie a surtout fait rage dans le Pays Toulousain en 1779. Les adultes de 20 à 40 ans payent un lourd tribut et surtout les femmes. La suette comme la syphilis fait avorter et tarir le lait.

L'ergotisme, maladie du Moyen-Age donnée par le seigle ergoté et qui ressurgit dans nos régions vers 1670 a les mêmes conséquences, ce qui entraîne une forte mortalité périnatale et infantile.

Le climat a une influence sur la mortalité. Dans nos régions ce sont les étés chauds qui font le plus de ravages parmi les enfants. Avec la saleté ambiante et la chaleur, les diarrhées évoluent d'une manière foudroyante. Les enfants, nourris de bouillies ou de panades vite altérées, et les nourrissons, se déshydratent. Malgré les remèdes à base de pomme, de riz ou de pavot, l'issue est fatale.

Dans les registres, la mortalité est nettement plus élevée en août et septembre.

Il est difficile de juger de l'influence du milieu social. Les métiers des parents ne sont que très rarement donnés, mais nous pensons que durant la période considérée les riches et les pauvres sont à égalité devant la mort. D'après les démographes, il faut attendre la fin du XVIII^{ème} siècle et surtout le début du XIX^{ème} pour voir une nette diminution de la mortalité infantile.

En octobre 1661, Maître Pierre Sarlabous notaire royal à Blagnac, fils de Géraud Sarlabous lui aussi notaire royal, épouse Madame Marie de Rivière. De novembre 1662 à août 1682 ils ont dix enfants : deux garçons et huit filles. Ils en perdent cinq dont les deux garçons, l'un à 10 mois, l'autre à 5 ans. La déception a dû être grande de ne pas avoir un descendant mâle pour assurer à son tour la fonction notariale.

Un siècle plus tard, en janvier 1764, le Sieur Jean Laborde maître-chirurgien, originaire du diocèse de Lombès et depuis 17 ans à Blagnac, épouse

Antoinette Begué. De juin 1764 à juillet 1778 ils ont 8 enfants mais 5 décèdent de 4 jours à 2 ans. Pour Jean Laborde la relève est assurée puisque déjà en 1778 un fils d'un précédent mariage exerce la fonction de chirurgien. Mais ses connaissances médicales ne lui ont pas permis de sauver ses propres enfants.

Ces deux exemples, pris dans la classe aisée, montrent bien que la mort n'épargne personne.

L'abandon pour cause de misère ou d'illégitimité provoque aussi la perte de jeunes enfants. Nous avons relevé en 1659 : "Nous avons enseveli ce 24 novembre un petit enfant d'environ 20 mois qui a été trouvé sans savoir qui il était il y a environ 2 mois". Mais ces enfants abandonnés ne sont pas forcément de Blagnac.

Le fait que le nouveau-né couche dans le même lit que les parents pour le tenir au chaud, calmer ses pleurs ou l'allaiter tout en dormant à demi, est la cause de morts par étouffement. Il est évidemment impossible de dénombrer ces décès-là.

Les enfants blagnacais, habitant à la campagne, ne courent pas le risque de la mise en nourrice. Ce sont les petits toulousains qui payent souvent de leur vie "l'air pur" de Blagnac.

Mais si l'air est bon, la Garonne, toute proche, attire dans ses eaux les enfants imprudents comme "Guilhaume Cluzel, âgé de 4 ans (qui) a été trouvé noyé par Jean Loubère au bord de Garonne et a été enseveli le 25 juin 1695".

QUELQUES GRANDES CRISES

Les opérations militaires par leurs effets indirects ruinent les campagnes en provoquant de graves dégâts dans les récoltes et propagent les épidémies. B. Lavigne qualifie "d'invasion de barbares" le séjour ou le passage des soldats ou des gens de guerre.

Nous ne parlerions pas de la Fronde avec le cortège ordinaire des "opérations militaires" si elle n'avait pas été à l'origine de la peste de 1652-1653 qui a fait tant de ravages dans la population.

A Blagnac cette maladie qui ne réapparaîtra plus, fait de nombreuses victimes et entraîne la misère. 55 enfants de 0 à 8 ans succombent en 1652 ainsi que 4 de 10 à 18 ans. Il n'y a que 31 baptêmes. En 1653 ce sont 29 enfants de 0 à 7 ans qui disparaissent et 11 de 10 à 18 ans. Le nombre

baptêmes n'est que de 21. C'est en septembre 1652 et en janvier 1653 que la mortalité est la plus élevée.

La crise de 1693-1694 est l'une des plus violentes du XVII^{ème} siècle. La récolte est catastrophique, ce qui entraîne l'engrenage cherté-famine-épidémie. A Blagnac les naissances diminuent : 25 seulement en 1694 ; par contre la mortalité augmente : 87 en 1693 dont 57 enfants de 0 à 15 ans, 81 en 1694 dont 27 enfants de 0 à 16 ans. Les pauvres enfants fuient et errent pour trouver de quoi se nourrir. Nombreux sont ceux qui décèdent, adultes et enfants. Nous avons relevé par exemple : "un pauvre mendiant se disant de Léguevin, âgé de 8 ans, a été enseveli le 13 novembre 1693".

L'hiver 1709-1710 est qualifié de "fort rude" par B. Lavigne. Il commence par un coup de froid sibérien dans la nuit du 5 au 6 janvier 1709, un dégel s'amorce le 24 janvier mais le froid reprend le 31 et dure deux mois "tel que de mémoire d'homme on ne souvenait d'aucun qui en eût approché... une gelée avoit, dès ses premiers jours, rendu les rivières solides jusqu'à leur embouchure et les bords de la mer capables de porter des charrettes qui y voitueroient les plus grands fardeaux... La seconde gelée perdit tout. Les arbres fruitiers périrent; il ne resta ni noyers, ni oliviers, ni pommiers, ni vignes, à si peu près que ce n'est pas la peine d'en parler. Les autres arbres moururent en très grand nombre, les jardins périrent et tous les grains dans la terre. Le pain renchérit à proportion du désespoir de la récolte..." (Saint-Simon, Mémoires).

La mortalité en 1709 n'augmente que très légèrement. Peut-être comme dans d'autres régions les Blagnacais ont semé au printemps de l'orge qui, profitant de la destruction des mauvaises herbes et des mulots par le gel, a produit deux fois plus qu'en temps ordinaire. Par contre en 1710 la répercussion de cette récolte quasi-nulle de blé se fait sentir : 47 enfants de 0 à 20 ans disparaissent. Cette année-là ce sont surtout les 3 à 10 ans qui sont touchés : 15.

Dans toute la France, *les années 1723-1724* sont catastrophiques. B. Lavigne en parle en ces termes pour Blagnac : "Les années 1723-1724 furent deux années désastreuses. Une sécheresse longue, ardente et continue détruisit toutes les récoltes. Les campagnes étaient désolées". Comme d'habitude dans ces cas-là, famine et mortalité suivent. En 1724, 83 enfants meurent, surtout les 3 à 10 ans : 33 et il n'y a que 46 baptêmes.

Ce ne sont là que les principales années de crise grave. Mais la population blagnacaise a dû faire face à bien d'autres catastrophes de moindre importance peut-être mais tout aussi douloureuses. *En juin 1712*, par

exemple, l'inondation de la Garonne occasionne de nombreux dégâts, mais n'explique pas à elle seule le nombre important de décès : 65 enfants de 0 à 17 ans dont 32 de 0 à 1 an et 26 de 1 à 10 ans et seulement 35 naissances. Septembre détient le record de l'année avec 20 décès d'enfants. Eté chaud ? Soudure difficile ? Les questions restent posées.

LA MORT DES MERES

Si la mortalité périnatale est si importante c'est dans la plupart des cas à cause d'un accouchement difficile (bassin rétréci, mauvaise position de l'enfant...). Malheureusement pour la mère et son bébé, à cette époque, ces difficultés ne sont vraiment perceptibles qu'au moment même du travail et donc souvent trop tard. La peur d'accoucher a même fait craindre le mariage à certaines jeunes filles : Catherine Bosc ne convole qu'à 26 ans en mai 1694 et décède un an après !

Même lorsque l'accouchement semble s'être bien passé et que l'enfant est bien vivant, la mère n'est pas hors de danger.

Le prêtre n'indique que très rarement les causes du décès. Trois fois seulement il est fait mention de l'accouchement : "Jeanne Lacoste épouse de Pierre Cassé, bergère au service de M. Dupuy est décédée le 9 septembre 1714 après avoir accouché...". L'enfant Jean Florens est vivant, il est baptisé le 11 septembre. "Jacquette Cendrau âgée de 44 ans, épouse de Bernard Debax est décédée en couches le 21 juillet 1736..." Sa fille est morte à la naissance. "Le 16 avril 1743 Jeanne Bessières épouse de Jean Rocolle, maçon (écrit masson), âgée de 35 ans est morte après les couches..." L'enfant Jean est arrivé à l'âge adulte.

Aussi pour savoir si une femme en âge de procréer est morte des suites des couches il faut rechercher si elle n'a pas enfanté au moins dans les soixante jours précédents.

A Blagnac, une femme au moins par an décède en voulant donner la vie, ce qui représente environ 3% des décès féminins totaux. L'âge joue un grand rôle, passé le cap difficile du premier enfant.

En effet 1/4 des accouchées décède au premier bébé. Voici quelques exemples :

- Jeanne Boé, âgée de 22 ans, épouse de Géraud Pressac est ensevelie en même temps que son fils le 17 janvier 1659, 10 jours après l'accouchement.

- Jeanne Michel, âgée aussi de 22 ans, épouse de Pierre Amiel, décède 5 jours après la naissance de son fils le 17 novembre 1684. L'enfant n'a vécu que 3 jours.

- Géraude Bauville, âgée de 24 ans, épouse de Dominique Miegerville est morte le 22 juillet 1712, 10 jours après l'accouchement. L'enfant reste vivant.

- Rose Fourcade, âgée de 20 ans, est ensevelie le 11 mai 1758, 4 jours après avoir donné la vie à Thérèse Cesté, qui survivra à sa mère seulement 6 jours.

Ces cas parmi tant d'autres, ont été choisis parce que le sort de l'enfant est chaque fois différent.

Entre 25 et 40 ans le risque augmente fortement : 63% des accouchées meurent. C'est la période la plus féconde pour les femmes. Lorsqu'elles approchent de la quarantaine, plus leur corps est mutilé et affaibli par les accouchements précédents et plus la mort les guette.

Après 40 ans, nous trouvons peu de Blagnacaises qui accouchent, mais elles décèdent en assez grand nombre jusqu'à 45 ans. Pour certaines c'est bien des suites des couches, mais pour la plupart nous ne pouvons nous prononcer : Barthelemie Laux épouse de Jean Couture est décédée à 44 ans, le 1^{er} octobre 1729, 15 jours après avoir accouché de son 5^{ème} enfant, une fille qui n'a vécu que 10 jours. Sur les 5 enfants, deux vivront.

Nous la citons car la cause de sa mort est évidente, ce qui est rare à son âge, comme nous l'avons dit plus haut.

Les femmes de Blagnac à cette époque ont en moyenne 5 à 6 enfants. Les familles de 10 enfants sont exceptionnelles. L'intervalle entre les naissances varie d'un peu moins de 2 ans à 3 ans. Il correspond à la période d'allaitement où pèse l'interdit sexuel.

Le délai qui s'écoule entre l'accouchement et le décès de la mère est très variable. La mort subite, le jour même des couches, se produit rarement : 1 décès sur 20. Elle est due à une défaillance cardiaque ou à une hémorragie. Antoinette Lacombe âgée de 38 ans, épouse de Guillaume Raynaud fait partie de ces quelques femmes : elle décède le 3 août 1751 en donnant naissance à un fils, Raymond, qui ne figure pas aux sépultures.

La mort lente par contre emporte les femmes en plus grand nombre. L'épuisement après un long travail et surtout les fièvres puerpérales sont à l'origine de ces décès différés. Après un accouchement tout à fait normal, la fièvre se déclare et la mort survient très vite. Les médecins de l'époque

associent ces fièvres à une anomalie de la montée du lait. La mère meurt souvent dans les deux à dix jours qui suivent l'accouchement. Celles qui décèdent plus tard sont victimes de gangrène ou de maladies infectieuses diverses.

Pour les mères aussi, la mort ne fait pas de différence entre les riches et les pauvres :

- Damoiselle Antoinette Delapart épouse du Sieur Jean Laborde (déjà cité) décède le 28 mai 1752, à 30 ans, 7 jours après l'accouchement d'une fille, Jacquette.

- Marie Labirou épouse de Fabien Dubosc, métayer à Cassefourcat, meurt à 28 ans le 12 octobre 1759, 6 jours après l'accouchement d'une fille, Françoise.

Selon J. Gélis "la mortalité en couches ne peut être isolée de tout un contexte culturel et parfois difficile à saisir, mais où la condition de la femme est toujours inférieure à celle de l'homme".

L'ATTITUDE DES GENS DEVANT LA MORT

La ponction qu'opère la mort parmi les femmes en couches, les nouveaux-nés et les enfants plus âgés, ne laisse pas les gens indifférents.

Pourtant la hâte à remplacer un mort-né et celle qui fait se remarier le veuf les mois suivants ou même juste un mois après, porte à croire que le chagrin n'habite pas nos ancêtres. Dire "petits enfants, petits deuils" ou prétendre comme certains administrateurs du XVIII^{ème} siècle que le paysan est moins affligé par la mort de sa femme que par celle d'une de ses vaches, c'est méconnaître totalement ses sentiments.

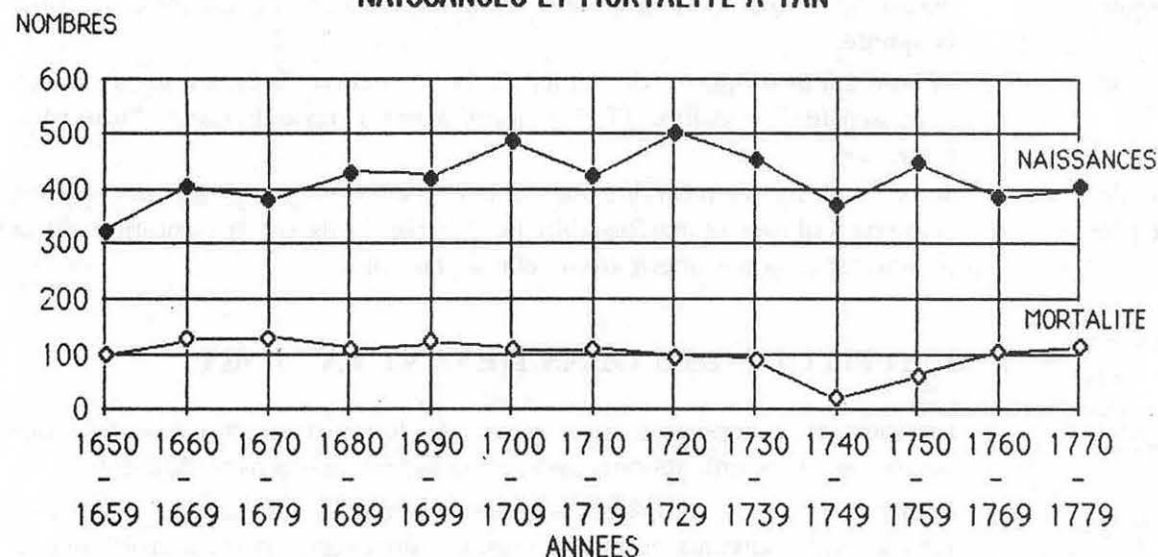
Le veuf peut bien pleurer sincèrement son épouse mais doit surtout assurer la survie de ses enfants, surtout si ceux-ci sont en bas âge.

De même lorsque les parents donnent au nouvel enfant le même prénom que celui que portait le frère ou la soeur précédemment disparu, ce n'est pas du tout qu'ils ont oublié le petit mort. Ils veulent seulement que ce prénom qui se transmet de génération en génération reste dans la famille.

Quelquefois ils redonnent le même prénom à un second garçon, alors que le premier n'est pas mort. Comme le fait remarquer J. Dupâquier "sachant la précarité de l'existence aux premiers âges, on espère qu'au moins l'un des deux arrivera à l'âge adulte".

De plus la mort est omniprésente et fait partie de l'ordre des choses. Elle est souvent mal vécue, mais acceptée. Elle est familière, "apprivoisée" selon l'expression de Ph. Ariès, surtout qu'elle ouvre les portes de la vie éternelle. L'enfant est sauvé par sa pureté retrouvée par le baptême et la mère s'est rachetée de ses fautes par la souffrance d'enfanter.

NAISSANCES ET MORTALITE A 1AN



ANNEES	NAISSANCES	MORTALITE
1650-1659	325	100
1660-1669	405	129
1670-1679	381	130
1680-1689	433	110
1690-1699	424	123
1700-1709	488	110
1710-1719	426	112
1720-1729	505	97
1730-1739	456	89
1740-1749	372	20
1750-1759	449	62
1760-1769	386	103
1770-1779	405	116

(La décennie 1740-1749 doit être mise à part à cause des nombreuses lacunes).

Après les grandes crises, la natalité est plus forte : 405 naissances de 1660 à 1669 suivent la grande mortalité due à la peste de 1652-1653. La hausse est longue à se faire sentir : 38 baptêmes en 1651 avant l'épidémie et il faut attendre 1660 pour dépasser les 40 et atteindre 46. Mais en 1661, 1662 et 1669 les naissances s'élèvent seulement à 32, 33 et 35. La peste a beaucoup touché la population adulte.

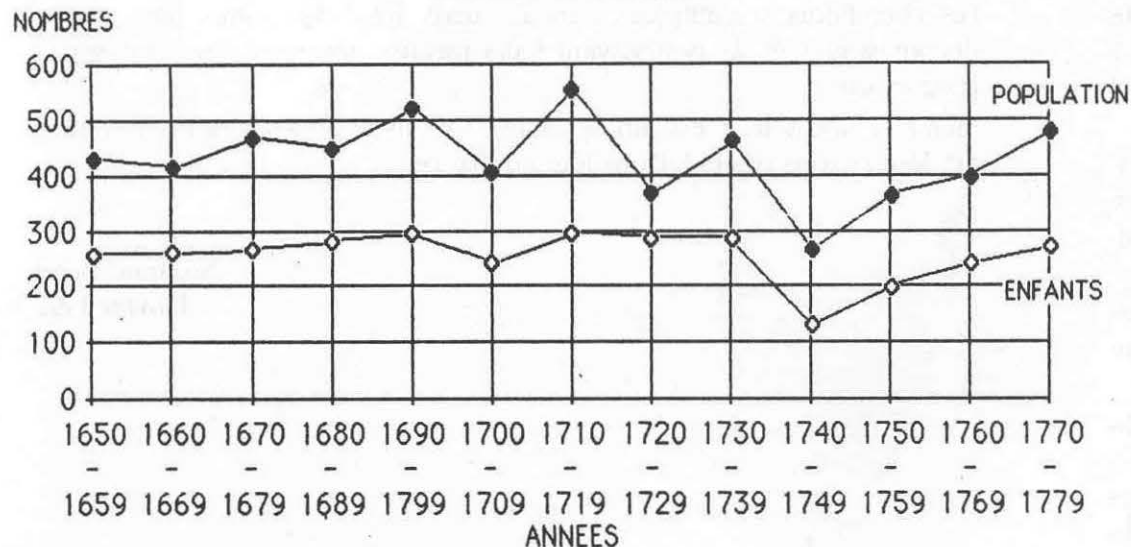
La récupération se fait plus rapidement entre 1700 et 1709 après la crise de subsistances de 1693-1694. Elle s'amorce dès 1695 avec 50 naissances pour monter au chiffre record de 59 en 1704.

Il en est de même après l'hiver 1709-1710 très meurtrier, l'année 1712 qui emporte 51 enfants de 0 à 3 ans, dont 32 de moins d'un an et les années 1723-1724 aux récoltes désastreuses.

Chaque fois qu'une catastrophe climatique (le froid de 1710) ou une épidémie (la peste de 1652) font disparaître de nombreux adultes, la reprise de la natalité est moins rapide que lorsqu'il s'agit "seulement" d'une crise de subsistances. Il faut attendre 1716 et 1717 pour voir les naissances aller à 53 et 51 tandis que dès 1725 comme en 1695 la natalité reprend avec 59 baptêmes et 56 en 1726. Ensuite ceux-ci vont normalement de 30 à 45 avec quelques pointes soit continues comme de 1730 à 1733 où les 50 sont dépassés, soit isolées avec 55 en 1756, 51 en 1758, 56 en 1772 et 51 en 1777.

DECES TOTAUX - DECES DES ENFANTS JUSQU'A 20 ANS

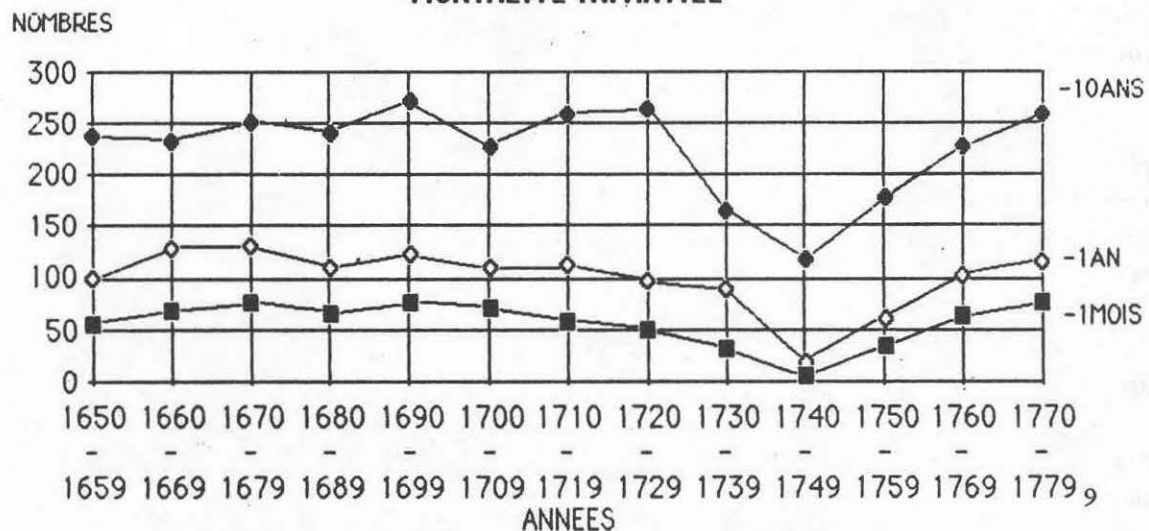
DECES POPULATION



Nous retrouvons les grandes crises...

ANNEES	DECES POPULATION	DECES ENFANTS
1650-1659	431	259
1660-1669	415	261
1670-1679	471	268
1680-1689	449	281
1690-1699	523	294
1700-1709	404	242
1710-1719	556	297
1720-1729	366	286
1730-1739	462	284
1740-1749	266	131
1750-1759	363	201
1760-1769	398	240
1770-1779	476	269

MORTALITE INFANTILE



Les enfants les plus touchés ont moins d'un an
et même moins d'un mois...

ANNEES	MORT-10ANS	MORT-1AN	MORT-1MOIS
1650-1659	238	100	56
1660-1669	234	129	68
1670-1679	252	130	77
1680-1689	241	110	66
1690-1699	271	123	77
1700-1709	228	110	71
1710-1719	260	112	59
1720-1729	265	97	50
1730-1739	166	89	32
1740-1749	118	20	5
1750-1759	177	62	34
1760-1769	227	103	63
1770-1779	260	116	76

CONCLUSION

A l'époque actuelle, il n'est plus question des grandes hécatombes de petits innocents des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles.

A Blagnac où la population atteint au dernier recensement de 1991 17618 habitants, 17 enfants de 0 à 10 ans sont décédés de 1982 à 1991, dont 7 de 2 jours à 8 mois et 7 de 1 à 5 ans. Sur 197 naissances en 1991, un seul enfant a trouvé la mort.

Aussi le problème n'est plus la mortalité, mais plutôt la natalité. La pyramide des âges a une drôle de forme : étroite à sa base, très renflée en son centre et de nouveau étroite au sommet. Le bas étant légèrement (et heureusement !) plus large que le haut.

La natalité pose mondialement problème : qu'elle soit en baisse dans les pays développés ou galopante dans les pays en voie de développement où en plus la mortalité est encore importante.

Chez nous, l'obligation de déclarer sa grossesse, de se faire suivre médicalement, de se reposer avant et après l'accouchement, avec en contrepartie le versement d'allocations, a changé les conditions de vie des femmes enceintes. Les mères sont obligées également d'emmener périodiquement leur bébé chez le médecin ou le pédiatre. Les visites médicales scolaires peuvent dépister les anomalies chez les plus grands.

Mais cette surveillance n'aurait aucune efficacité s'il n'y avait pas la formidable avancée scientifique de la médecine.

Celle-ci permet la prévention des accidents en cours de grossesse et pendant l'accouchement. Si des complications surviennent, la médecine d'aujourd'hui est capable d'y faire face par des traitements obstétrico-chirurgicaux parfaitement maîtrisés grâce aux progrès techniques.

La recherche médicale a permis de vaincre des maladies comme la diphtérie, la tuberculose, la poliomyélite grâce aux vaccins. La syphilis, gros fléau il y a à peine une quarantaine d'années, se guérit maintenant. Les grosses maladies, comme les insuffisances rénales, les mucoviscidoses peuvent être soignées par des greffes d'organes, à condition bien sûr de trouver des donneurs.

Ainsi prévention et progrès médicaux dans différents domaines ont contribué à faire baisser la mortalité des enfants et des mères.

Mais hélas, chaque médaille a son revers : par exemple les jeunes de 15 à 24 ans représentent 25% des morts par accident de la route (enquête toute

récente de l'Institut national de la santé et de la recherche médicale).

Chaque fois que l'Homme semble avoir triomphé, de nouveaux obstacles se présentent à lui. Il a réduit la mortalité, mais maintenant il doit vaincre la pollution et surtout le sida et se préoccuper des pays du Tiers-Monde.

Les chercheurs scientifiques français, mais aussi des autres pays, ne se découragent pas, ils poursuivent leurs travaux, trouvent des solutions et progressent.

Même si la victoire n'est jamais totale, si les incertitudes sont nombreuses, ne désespérons pas et faisons leur confiance.

Suzanne Béret

Janvier 1992

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

- *Archives Communales de Blagnac* : E2, E3, E4, E5, E6, E7.
- LAVIGNE (B.) *Histoire de Blagnac* -
Marseille, Lafitte 1978
- GELIS (J.) *L'arbre et le fruit - La naissance dans l'Occident moderne*
(XVI^e-XIX^e siècle)
Paris, Fayard, 1984
- LAGET (M.) *Naissances - L'accouchement avant l'âge de la clinique*
Paris, Le Seuil, 1982
- FRECHE (G.) *Toulouse et la Région Midi-Pyrénées au siècle des lumières,*
1670-1789 -
Paris, Cujas, 1974
- MONROZIES (M.) *Au service des femmes - Les services de gynécologie et*
d'obstétrique de l'hôpital de la Grave de Toulouse - 250 ans d'histoire
1729-1979
Toulouse, Privat, 1980
- KNIBIEHLER (Y.) et FOUQUET (C.) *L'histoire des mères du Moyen-Age à*
nos jours -
Ed. Montalba, 1980
- BEAUCARNOT (J.) *L. Ainsi vivaient nos ancêtres de leurs coutumes à nos*
habitudes -
Paris, Laffont, 1989
- CHALEIL (L.) *La mémoire du village* - Presses du Languedoc, 1983,
1989.
- ARIES (Ph.) *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen-Age à*
nos jours -
Paris, le Seuil, 1975
- DUPAQUIER (J.) *Histoire de la population française, tome 2 : De la*
Renaissance à 1789 -
Paris, Presses Universitaires de France, 1988
- ECHE (G.) *Blagnac ville et village* -
Toulouse, Eché, 1985.